845B6675
Os

GEORGES BOUYER

SÉLECTION

POÉSIES

DEBRESSE

REMOTE STORAGE

SÉLECTION

DL 0361 12-1-49 150 f

DU MÊME AUTEUR :

LA MAISON, poème, suivi des *CLOCHES,* Ed. Léon Vanier, *épuisé.*
LE CULTE INTÉRIEUR, poème, Ed. A. Messein, *épuisé,*
RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE, Ed. A. Messein.

A PARAITRE :

EPITAPHES, poésie.
LA SUITE DES JOURS, poésie.
EPHRASTA OU LE MÉTAMOUR, roman.

EN PRÉPARATION :

CIMAISE, poésie.

GEORGES BOUYER

SÉLECTION

POÉSIES

EDITIONS RENÉ DEBRESSE
38 — Rue de l'Université — 38
PARIS

845B6675
Os
REMOTE STORAGE

ÉPITAPHES

(1903 - 1917)

DÉDICACE

A Julia.

Toi seule as mérité qu'au seuil de ce poème
Ton nom, cher à mon cœur, s'inscrive — sans orgueil :
Nous ignorons tous deux si du grain que je sème
Germera le laurier sur mon humble cercueil.

Même, pour de si longs et si vains embarras
Qu'à ployer mon langage au gré de ma pensée
Au cours de mes travaux ma plume rencontra,
Je doute qu'à la gloire elle soit destinée.

Mais parce qu'il se peut, pour prix de mon labeur,
O toi, dont le soutien fut mon seul réconfort,
Que mon œuvre, pourtant, survive à son auteur,
Il convient que ton nom y figure d'abord.

25 June 49 Lodge
Farm 21 Mar. 49 NYPL

HOMMAGE

A Malherbe.

Ne serai-je jamais semblable à toi, mon maître,
Sous un parler si pur cachant un cœur si chaud ?
Non que le sentiment me fasse tant défaut
Ni que mon esprit soit rebelle aux belles-lettres.

Mais quelque orgueil que j'aie, il me faut reconnaître
Quel art toujours accorde à tes pensers tes mots
Et que les miens ne sont — produits de tant de maux —
Que les fils trop souvent de la rime ou du mètre.

Tes mots, justes et nets, sont si bien ordonnés,
Que ton âme épousât les querelles publiques
Ou pleurât en un fils ses chagrins domestiques,

Qu'à travers l'éclat froid de leurs syllabes dures
A plus de trois cents ans notre esprit étonné
Découvre encor ton cœur vivant sous leurs figures.

EPITAPHE DE L'HOMME QUI N'A JAMAIS MENTI

Tu ne quitteras pas ce vaste cimetière,
Passant, sans t'arrêter à ce noble tombeau ;
Car par sa bouche franche et par son âme fière
Celui qui dort ici s'égalait aux plus hauts.

Il ne montra jamais à ceux qui l'approchaient,
Composant son visage et fardant ses paroles,
Un respect mensonger quand il les méprisait,
Quand il les haïssait une âme bénévole.

Comme tout autre il eut ses défauts et ses vices. —
Il eut, du moins, l'esprit assez droit pour ne pas
Par son propre pardon leur fournir un appât.

Bien qu'il n'eût pas un jour la fortune propice
Il ne tenta jamais par de doubles moyens
De forcer ses faveurs en lésant son prochain.

EPITAPHE POUR UNE PRINCESSE

N'ornez point ce tombeau de couronnes pompeuses.
Celle qui vécut simple et n'accueillit jamais
Les faveurs du Destin d'une âme vaniteuse
Ne demande d'honneurs que ceux qu'elle estimait.

Puisqu'elle fut hostile à ces fausses tendresses
Qui naissent brusquement et s'éteignent bientôt
A les montrer ici si votre orgueil s'empresse
Bien loin de l'honorer c'est l'insulter plutôt.

Respectez sa mémoire en isolant sa tombe.
Ne menez pas ici vos pas indifférents
Et qu'un facile oubli sur elle à jamais tombe !

Laissez ce monument et ses calmes cyprès
A ceux que la douleur seule conduit auprès
Et dont la piété l'honore — en la pleurant.

EPITAPHE DU PÈRE

Rien ne t'a détourné de ton obscure tâche.
Ainsi qu'un artisan penché sur l'établi,
A ton ouvrage unique occupé sans relâche
Tu ne le laissas point qu'il ne te satisfît.

Tu vécus sans plaisir que celui-là de voir
Tes enfants devenir plus vaillants et plus forts
Et chaque jour, ayant accompli ton devoir,
De sentir leurs efforts répondre à ton effort.

Au gré de ton désir tu façonnas ces âmes.
Quelques âpres douleurs qu'elle te put coûter
Tu les tins sans faiblir sous ta sévérité.

Et bien qu'autour de toi on la tournât en blâme,
Ta dureté pourtant ne fléchit que le jour
Où ton œuvre parut conforme à ton amour.

EPITAPHE DU PÈRE MALHEUREUX

Avec quelque âpreté que la mousse ait rongé
Ma tombe solitaire, ignorante des pleurs,
Son outrage en la pierre est encor moins gravé
Que ceux de mes enfants ne le sont en mon cœur.

Il est dur pour celui dont le passé sans tache
Laisse un si digne exemple à sa postérité
De savoir qu'après lui — et par elle — s'attache
Le mépris à son nom qu'il a si bien porté.

Etait-ce pour voir descendre jusqu'au crime,
O filles sans pudeur, ô fils sans conscience,
Que ma maturité prit soin de votre enfance ?

Et dans l'abjection où vous trouvez des charmes
N'aurez-vous pas, du moins, quelque chaleur intime
Qui vous conduise ici pour y verser des larmes ?

EPITAPHE DE L'ÉPOUSE

Il sied que le passant indifférent et dur
Sur ce grave tombeau s'arrête et réfléchisse.
Les branches des cyprès qui vers lui s'infléchissent
Abritent dans leur ombre un cœur austère et pur.

Simple et portant une âme égale à son devoir,
Cet être ingénument y conforma sa vie ;
Il ne connut jamais la malice et l'envie,
Ne le pouvant toucher, ne le put émouvoir.

Il vécut d'une vie étroite mais sereine,
Ramenant ses soucis au bien de sa famille,
Et vieillit innocent comme une jeune fille.

Un amour chaste et sûr veillait à son côté,
Seigneur, quand à votre heure et sans des craintes vaines
Ce grand cœur s'endormit dans votre éternité.

EPITAPHE DU BERGER

Toi qui vivais au pied des montagnes sévères,
Conduisant les troupeaux qui paissent tristement,
Le cou déjà tendu aux couteaux sanguinaires,
Ta tombe est belle plus qu'un pompeux monument.

Car si ce n'est qu'un tertre au sein des pâturages,
Ombragé seulement d'un sapin haut et noir,
De si peu de valeur que soit un tel ouvrage
Il en acquiert beaucoup de n'en pas plus avoir.

Pour honorer ta mort — longuement épiée —
Nul héritier, du moins, ne réduisit son bien
Pour paraître égaler ses frais à son butin.

Mais une main pieuse, et non pas soudoyée,
A, d'un outil tremblant, ramené sur ton corps
La terre où chaque été renaît le bouton d'or.

EPITAPHE DE LA JEUNE FILLE

Si les tiens ont pleuré l'orgueil de leur maison
Quand dans leurs bras tremblants fléchit ton corps inerte,
Leur orgueil éploré ne fut pas sans raison,
Car l'univers entier participe à leur perte.

Ton âge seul, inscrit sur la pierre penchante
Qu'un soin quotidien pare de fleurs nouvelles,
Exige que chacun à le lire se sente
Les yeux emplis soudain de larmes fraternelles.

Les hommes ont en toi perdu leur sœur aimée
Quand, sur un ordre obscur, de sa faux mercenaire
La Mort t'a brusquement du Monde détachée.

Pour détourner leurs yeux de leurs laideurs communes
Ta présence à ce point leur était salutaire
Que ton destin brisé leur est une infortune.

EPITAPHE DU BON JARDINIER

Toi qui, de l'aube au soir, occupas sans défaut
Ton corps et ton esprit penchés sur Dieu lui-même,
Autant émerveillé du cresson des ruisseaux
Que de tes dahlias ou de tes chrysanthèmes,
Toi qui pris dans tes mains avec un soin pareil
L'oiseau qui descendait du ciel sur tes parterres
Ou celui qui, venu des pays du Soleil,
Etait le roi — déchu — de ta vaste volière,
Toi enfin qui, multiple en tes affections,
Mieux qu'un moine courbé sur ses livres stériles
Eprouvas Dieu vivant dans ses créations,
Toi qui jouis des biens sans remords inutiles,
Heureux seront ceux-là qui te ressembleront,
Dont l'âme, humble et splendide, au sein de la Nature
Sentira Dieu présent et dont les yeux verront
Le Créateur ensemble avec la Créature !

EPITAPHE POUR UNE JEUNE FILLE BRULÉE VIVE

Pour ton trépas lorsqu'on sonna toutes les cloches
Dans cet humble village, hélas ! — comme partout —
Où l'intérêt souvent a d'un âpre courroux
L'un pour l'autre animé les parents les plus proches,

Une angoisse pareille étreignit tous les cœurs.
Et pleurant ta jeunesse et plaignant ta famille,
Sur le seuil des maisons, vieillards et jeunes filles,
Inconnus et voisins, exhalaient leur douleur.

Car, comme les moutons que la crainte rassemble,
Quand Dieu avec éclat le rappelle à son sort
Le grand troupeau humain, pour se sentir plus fort,
Se serre, en gémissant, — et se lamente et tremble.

Mais toi, quand le cortège en deuil de tes parents
Accompagnait de pleurs ton cercueil insensible,
Déjà, dans les hauteurs du Ciel — inaccessible ! —
Tes regards éblouis contemplaient Dieu présent.

Ah ! je ne pleure pas, mais bien plutôt j'envie,
Expiant un péché qu'elle n'a pas commis,
Pour un enfer si court sur la Terre subi
Celle qui par sa mort s'ouvre une telle vie.

LA SUITE DES JOURS

(1919-1929)

QUE TON AME...

Que ton âme ait la transparence du cristal
Et qu'elle en ait la sonorité claire !
Et que jamais ni le Laid ni le Mal
Son bel éclat ni son beau son n'altèrent.

Ne garde rien du Monde en toi que les beautés ;
Ne sois l'écho que des pures musiques
Que font au soir les clochers agités
Du tintement des angélus rustiques.

Comme fait une coupe au choc prudent des doigts,
Que le cristal de ton âme enfantine
Au frôlement de tes légers émois
Ne rende rien qu'une note argentine.

Et que soit tel, enfin, ce prisme merveilleux
Que la Nature ainsi s'y décompose
Qu'il ne reflète en l'iris de tes yeux
Rien que la grâce et la splendeur des choses.

LASSITUDE

Ne reçoive de toi, Lyre,
Ma pensée
Que l'harmonieux délire
De tes cordes bien pincées.

Que, s'élevant sous mes doigts,
Tes beaux sons
Ne fassent rien naître en moi
Que l'écho de mes chansons.

S'il est permis par les Muses
Bénévoles
Que j'enchante et que j'abuse
Les autres par mes paroles,

Donnant l'audace au couard
Ou faisant
Au malheureux, par mon art,
Trouver l'univers plaisant,

Ne puis-je pas être dupe
De moi-même,
Trompant le mieux qui m'occupe
Par le bien de mes poèmes ?

Pourquoi faudrait-il, enfin,
Que je sois
Toujours au travail afin
De charmer d'autres que moi,

Combinant dans le silence
Et l'étude
Ces chants aisés qui s'élancent
Du fond de ma solitude ?

Pourquoi ne pourrais-je pas
Me laisser
Prendre un jour à leurs appas
Par qui d'autres sont pipés ?

Et toujours, mon œuvre faite,
Devrai-je être
Pour la désirer parfaite
Le seul à la méconnaître ?

BÉNÉDICITÉ

A Mme Miréio Doryan.

O Seigneur, bénissez les mets que je vais prendre. —
Si sur mon humble table aujourd'hui j'ai posé
Auprès du plat fumant la miche de pain tendre,
C'est que les grains du blé dans les champs ont germé.

Si le vin met sa pourpre ou son or dans mon verre,
C'est que sur les coteaux les vignes ont mûri
Et je n'aurais pas pu retirer cette eau claire
De mon puits sombre et frais si vous l'aviez tari.

Mais je romprais sans fruit ce beau pain et ma bouche
Tremperait vainement ses lèvres dans ce vin
S'il vous plaisait, Seigneur, dans l'instant où j'y touche
De leur ôter d'un coup leurs vertus à chacun.

Conservez son pouvoir à cette nourriture.
Veuillez continuer ce miracle incessant
De rendre par ce pain, ce vin et cette eau pure
Mon esprit plus lucide et mes bras plus puissants.

INFINI

Cent mille oiseaux sont dans les champs
Où cent mille épis d'or balancent
Au rythme cadencé des vents
Notre future subsistance.

Cent mille fleuves et ruisseaux
Entre leurs rives plantureuses
Prêtent leur mystère et leurs eaux
A la multitude écailleuse.

Et dans le bois où nous allons
Cueillir souvent de la bruyère
Combien vivent de millions
D'êtres au fond des fourmilières ?

Ah ! vois donc : dans le soir d'été
Où va régner la pleine lune
Des myriades de clartés
Naissent au ciel une par une.

Est-ce pour celà qu'à la nuit,
Accoudés à notre fenêtre,
Nous sentons comme un froid subit
Qui nous saisit et nous pénètre ?

NARCISSE

J'aime Narcisse, à ce que dit la Fable
Qui, surprenant son image dans l'eau,
S'oublia tout à ce spectacle aimable
Et pour saisir cette forme adorable,
De sa main fine écartant les roseaux,
Noya son corps parfait dans ce ruisseau.

Comme le corps il avait l'âme belle
Si, dédaigneux de sa sécurité,
Abandonnant la terre maternelle,
Ce doux enfant aux naïves prunelles
Dans le tombeau s'osa précipiter,
Pensant au fond y joindre la Beauté.

SOLITUDE

Soit dans les champs à l'heure grise
Où la nuit, froide et pâlissant,
Confie à l'aube dans la brise
Le jour qui la tue en naissant,

Soit quand le soleil, des prairies
Se retirant comme à regret,
Attarde au front des métairies
Ses derniers rayons étirés,

Soit quand la lune, solitaire,
Muette dans l'Eternité,
Sur le silence de la Terre
Incline sa timidité,

C'est à ces heures ingénues
Qu'il te faut délaisser ton toit
Pour qu'une douceur inconnue
Comme un baume s'épande en toi.

Ce sont les heures où l'agnelle
De sa langue éveille l'agneau,
Où la tendresse maternelle
Couche l'enfant dans son berceau,

Où déjà plus ou pas encore
Les hommes ne sont dans les champs,
Où les parfums qui s'évaporent
Montent au ciel comme un encens.

Va-t-en seul à travers la plaine.
L'horizon te semble élargi,
Tu ne perçois rien que l'haleine
Du vaste univers endormi.

Et ce souffle dans ce silence
Parfois te force à t'arrêter,
Croyant sentir une présence
Qui veille et marche à ton côté.

MIDI

Ah ! ces lourds midis de l'été,
Muets dans la chaleur plénière,
Où tout, à force de lumière,
Par trop d'éclat perd sa beauté !

Pas une brise sur les champs
Ne fait tressaillir l'étendue,
Et, dans la crainte répandue,
Pas un murmure et pas un chant.

L'air manque à l'homme en ses demeures,
A l'oiseau blotti dans son nid ;
Dans le lit des ruisseaux taris
Des poissons longuement se meurent.

L'univers morne sent son maître
En sentant cette pesanteur.
Une sourde et moite terreur
S'appesantit sur tous les êtres.

Ne serait-ce pas à midi
De quelque semblable journée
Que doive, à la date ordonnée,
Etre le Monde anéanti ?

SOMMEIL

Incliné sur ton repos
Je savoure avec tendresse
L'éclat nacré de ta peau
Et la grâce de ces tresses
Qu'avant de fermer les yeux
Hier soir avec adresse
Tu formas de tes cheveux.

Depuis cet instant tu dors.
Et te voilà qui sommeilles —
Qui rêves peut-être encor —
Lorsque l'univers s'éveille,
Lorsqu'un coq impératif
Fait retentir mes oreilles
De son ordre intempestif.

Peux-tu croire, maître coq
Qu'éblouit l'aube trompeuse,
Que, mis debout par le choc
De ta chanson rauque et creuse,
J'aille ramener au jour
La chère âme tant heureuse
Sur qui veille mon amour ?

PAYSAGE

Je connais tes bois lourds et sombres de sapins
Qui ne meurent jamais et jamais ne renaissent
Et qui servent d'asile en leur ramure épaisse
Aux corbeaux croassant dans tes hivers sans fin.

J'ai vu tes horizons que bloquent des montagnes
Qui sur un morne ciel horizontalement
Profilent leur front chauve et j'ai vu brusquement
Sous le froid sans pitié se gercer tes campagnes.

Là, quand avril partout fait craquer les bourgeons,
Le soleil incertain, de sa clarté glacée
Ne vous libère pas de la neige amassée,
Maigres vergers transis à l'entour des maisons.

Mais quand éclate juin et ses chaleurs plénières
Lugubrement ton sol infécond apparaît,
Sans qu'au flanc de tes monts tes farouches forêts
D'un frisson de verdure accueillent sa lumière.

PAYSAGE AQUATIQUE

Avec une aisance imprévue,
Pour un caillou qui troubla l'eau
Une truite peureuse et nue
Nerveusement fuit le coteau.

Sur le front des saules que moire
Un souffle superficiel
S'agite un peuple d'infusoires
D'un mouvement continuel.

Une lumière souterraine
Par transparence et par reflets
Eclaire une flore incertaine
Que l'eau mouvante fait vibrer.

Mais passe, chargé de jeunesse,
Ton joli canot meurtrier,
Dans les remous bruyants qu'il laisse
Tout cet univers est noyé.

OSTENTATION

Sur le marbre blanc trop poli
D'un escalier trop contourné
Un paon étale, trop joli,
Son lourd plumage trop orné.

Le soleil dore trop le sable
Que ne dépare aucun brin d'herbe
Et dans un azur impeccable
Fait trop éclater sa superbe.

Le ruisseau qu'on a détourné
Des bonnes rives de jadis
Coule avec trop de majesté
Entre ses bords fleuris d'iris.

Mais vers ce paon qui fait la roue
Orgueilleusement sur ces marches
D'humbles canards plongent et jouent
A se poursuivre sous une arche.

SYNTAXE

C'est le soutien du jour interminable
Que le plaisir assuré de mes nuits
Et ne me sont, tout lourds de tant d'ennuis,
Que par l'espoir mes travaux supportables
De te revoir qui m'attends dans ton lit.

Tes bras ont-ils, qui fraîchement m'enlacent,
Et tes deux seins sur moi-même écrasés —
Tout ton corps souple et jamais harassé —
D'autre raison que ces jeux qui me lassent,
De mes soucis pour mieux me délasser ?

HIRONDELLES

Sur le plan incliné des nues
Les hirondelles, en passant,
De leurs vols coupés et glissants
Résolvent quelles inconnues ?

Traçant de ces vols inégaux
Mille lignes paraboliques
Elles ont des chutes obliques,
Puis de longs élans verticaux.

Géomètres pleines de grâce,
Prennent-elles pas, en jouant,
Tombant, dansant et remontant,
Les dimensions de l'Espace ?

ADOLESCENCE

Sous l'auvent oblique des branches,
Tendant ses petits seins pointus,
Quelle est cette nymphe sans hanches
Dont les doigts sont hardis et les yeux ingénus ?

Elle souffre avec complaisance —
Son joli corps neuf tout dressé
Plein de désirs et d'espérances —
Les jeux du vent retors qui sait la caresser.

Assise au bord de la rivière,
Elle irrite de son pied nu
L'onde amoureuse et passagère
Qui se hausse parfois à son mollet menu.

Fasse une présence voisine
Son vœu tout près d'être exaucé —
Est-elle craintive ou taquine ? —
Elle se cache au sein des roseaux balancés.

LA NUIT LIBÉRATRICE

à René Fauchois.

Nuits d'été, l'on respire à l'abri de vos voiles,
Dans la pénombre des jardins
Ou dans l'immensité toute pleine d'étoiles
Des champs que coupent les chemins.

Le monde est libéré par vous de son servage.
L'Homme et la Femme vont s'aimant,
Qui, tout le jour, courbés sur un lointain ouvrage,
Vivent l'un l'autre s'espérant.

Un sexe avec amour répond à l'autre sexe
Et sous la grotte de la nuit,
Dépouillant les pudeurs qui les rendaient perplexes,
Ils goûtent l'aise d'être unis.

Vous répandez sur eux les parfums de vos brises.
Vous bercez leurs âmes d'enfant
D'un souffle si léger qu'il froisse des cytises
A peine les fleurs en passant.

L'amour – nu, sans rougir circule dans votre ombre.
Débordant d'un même secret
Les couples dévêtus peuplent tous les coins sombres
Du monde indulgent et discret.

LE PÊCHEUR DANS LA TEMPÊTE

Cargue — il est temps ! — ta voile brune
Sous le ciel bas et courroucé
Où roulent sans bruit une à une,
Replis d'un monstre inapaisé,
Les lourdes et sombres nuées.

La bête avide qu'est la mer
Joue en hurlant avec ta coque ;
Les rires fauves des éclairs
Dans les ténèbres s'entrechoquent :
Ta route en est illuminée.

Seul placide — mais attentif —
Dans l'univers épileptique,
Tu guides au mieux ton esquif,
Donnant froidement la réplique
A ces colères déchaînées.

Les cent mille gueules des flots
Ouvrent et ferment leurs mâchoires
Sans te faire. glissant à l'eau,
Descendre dans la gorge noire
De l'hydre ardente et dépitée.

DEUIL

Ton humble cœur se soumet, mais succombe
A cette fin soudainement apprise.
Et celle qui par la Mort y fut mise
Par l'Amittié t'entraîne dans sa tombe.

Les bras tombants le long de ton corps mince,
Ton lent tourment s'écoulant par les larmes —
Ton cher chagrin obstinément évince
Tout autre soin qui lui serait un charme.

Un lourd sommeil s'abat sur tes paupières.
Tu vois ses yeux clairement qui t'appellent.
Ton doux regard se ferme à la lumière
Et tu t'en vas lentement auprès d'elle.

PROSPECTION

Descends péniblement les cent degrés de l'Ombre
Et dans le fond du précipice tu verras
Le filet de lumière, entre ces parois sombres,
D'une eau qui joliment s'écoule sans fracas.

D'où vient-elle? Où va-t-elle? Et chétive, éternelle,
Dans le lit rocailleux de l'abîme profond
Depuis quand, vive ainsi, cette onde coule-t-elle
Avec ce bruit léger de petite chanson ?

Un espoir naît-il pas, ô triste race humaine,
Dans le royaume obscur du minerai massif
A rencontrer ainsi ce doigt d'eau qui s'égrène
En ce bruissement invincible et naïf ?

LE POULAIN

à André Salmon.

Frappe la terre du sabot
De tes quatre pieds alternés.
Sous leurs rudes chocs redoublés
Ecrabouille les escargots.

Vers l'horizon clos tu t'élances
Avec une ardeur ingénue
Et ta crinière libre et nue
Court dans le vent avec aisance.

Au souffle ardent de tes naseaux,
Sous le ciel clair et printanier,
Que tombent les fleurs des pommiers
Et que s'envolent les oiseaux !

Le monde est fait pour que tu danses,
Pour que tu hennisses et rues
Et fasses gicler jusquaux nues
La glaise lourde, grasse et dense.

ÉVASION

J'aimerais qu'un triton m'emportât sur son dos.
Serrant dans mes poings durs son col ferme et gluant,
Au choc de son poitrail qui fendrait l'océan
Je sentirais s'ouvrir les deux cuisses des eaux.

Je laisserais au loin la Terre décrépite
Que le ciel et la mer, sitôt qu'on l'a quittée,
D'un seul coup de leurs deux mâchoires conjuguées
Dans leur rude estomac brusquement précipitent.

O bon triton, voguons sur les flots apaisés.
La mer n'est qu'une faible femme et nous sentons
Au contact de nos corps ses étranges frissons
Et le muet appel de ses mille baisers.

Abordant quelque soir une grotte éternelle
Dans l'éclaboussement de tes fortes nageoires,
Qui sait si, tout couverts de sel et d'algues noires,
Nous ne gagnerons pas l'amour d'une Immortelle ?

BERGÈRE

Assise au bord du talus
La petite aux yeux lucides
A son cœur qui n'en peut plus
D'être si plein et si vide.

Tandis que broute un troupeau
De dos dodus qui moutonnent
Ne soupire nul pipeau
Dont l'air s'enchante et résonne.

Pour faucher le blé mouvant,
Dans les champs mélancoliques
Circulent sinistrement
Les faucheuses mécaniques.

Il n'est plus de fils de rois
Pour épouser les bergères.
Va, ramène sous leurs toits
Tes agneaux et ta misère.

LE POSTILLON ÉBERLUÉ

Fouette dans le vent, postillon,
Tes quatre pesants percherons.
La sueur coule sur leurs flancs
Et le mors saigne entre leurs dents.

Fouette plus fort, que sur la route
Les troupeaux s'enfuient en déroute
Devant la trombe exaspérée
De ta guimbarde désaxée.

Ta roue arrière flambe, va
Dans le diabolique fracas
Des heurts, des chocs et des jurons :
Tu veux atteindre l'horizon.

Un cheval crève ; continue,
Laisse sa carcasse à la rue.
Reprends en mains tes doubles rênes
Et cours au ciel en pleine plaine.

Si l'horizon trompeur te fuit,
Du moins quand descendra la nuit
Tu tomberas, n'en pouvant plus
Près de tes trois chevaux fourbus.

ELISE

à Marcel Millet.

Lorsque tombe le soir tout chargé de parfums
Tu fuis tes sœurs, Elise, et les trompes afin
De rejoindre celui pour qui sous ton corsage
Bat désormais ton petit cœur sauvage.

Le mensonge est léger à ta lèvre amoureuse.
Et tu reviens, plus tard, toute fière et heureuse
De sentir dans ton sein le venin de l'amour
Qui te corrompt un peu plus chaque jour.

Déjà entre tes sœurs et toi un lourd secret
Rend les épanchements plus lointains et discrets.
Ta bouche en les baisant a des pudeurs étranges.
Leur regard droit t'inquiète et dérange.

Pour la première fois tes liens t'apparaissent.
Pour la première fois un désir de paresse
Pour prolonger le rêve isolé de la nuit
Rend ton lever maussade et plein d'ennui.

Et ton miroir te fait pour la première fois
Goûter le charme exquis de tes petits seins droits,
Elise, et tant, hélas ! qu'à te voir ainsi nue
L'orgueil aussi dans ton cœur s'insinue.

PUISSANCE D'AGLAÉ

En tombant, ton dernier voile,
Aglaé la pécheresse,
Fait frissonner les étoiles
D'un long frisson de tendresse.

La lune, pudique — et verte,
Hypocritement s'incline
Sur ta fenêtre entr'ouverte,
Puis te frôle et te câline.

Et dans l'univers plein d'ombres,
Au sein de la nuit discrète,
Des vœux louches et sans nombre
Quêtent tes faveurs secrètes.

LE BOUVIER

Je monte lentement vers les sommets muets.
Le silence est l'ami de mon âme fermée.
Je l'écoute souvent sans parler, car il met
Comme un prolongement à ma courte pensée.

Je n'ai pour compagnons que mes troupeaux qui vont
Lentement, comme moi, vers les hautes pâtures.
Ils marchent, comme moi, en inclinant leurs fronts
Et ne sont occupés que de leur nourriture.

Jamais dans nos regards ne passe une lueur.
Ils regardent en eux comme moi en moi-même
Et mon indifférence est égale à la leur,
Car je vis pour manger ainsi qu'ils font eux-mêmes.

CLAIRIÈRE

Tous les oiseaux du Paradis
Sont descendus dans les taillis.

Et dans la clairière où nous sommes,
Eve, je suis le Premier Homme.

Je suis, à deux pas des Cités,
Comme n'ayant jamais été.

Un peu d'air, un peu de silence
Rend mon corps plus libre et moins dense.

Je fixe un arbre et mon esprit
Monte dans l'azur avec lui,

Dans l'azur où des hirondelles
Poursuivent leur ronde éternelle,

Dans l'azur où ne passe rien
Que mon seul rêve aérien

Avec ces longs oiseaux mobiles
Qui cherchent Dieu et fuient la ville.

STUPIDITÉS

Cent grenouilles assemblées
Autour de l'étang livide
Exhalent leur rage étranglée
Jusqu'aux astres impavides.

La lune qui n'en peut mais
Les contemple bonnement
Puis stupidement se met
A régner au firmament.

Dans la nuit elle s'installe.
Mais quand vient l'aube cruelle
Les cent grenouilles détalent
Et la lune fait comme elles.

SOIR

Un moulin tourne dans le vent.
Une vieille sous un auvent
Fait de glycines et de roses
Aspire la senteur des choses.

Le jour s'apaise et dans le soir
Un calme doux comme un espoir
Monte de la terre embaumée.
L'âme est tranquille et parfumée.

Mais au pas de trois lourds chevaux
Qu'animent des cris gutturaux
Tangue dans le chemin antique
Une faucheuse mécanique.

LE CHANT D'ORPHÉE

A mon ami, le peintre Edmond Kayser.

Le temps n'est plus qu'Orphée avec sa lyre
Comme en ton œuvre on le peut voir ici
Faisait vers lui — maître de son délire,
Subjuguant l'Homme et la Nature aussi
Par son chant pur, nombreux et réfléchi —
Du fond des bois ou des vastes campagnes
L'Etre accourir, que la joie accompagne.

Des quatre points du Monde émerveillé,
En entendant monter sa voix sereine
Les animaux doucement réveillés,
La jeune fille ayant à la fontaine
Abandonné sa cruche à demi-pleine,
L'Homme, surpris dans ses premiers travaux,
Guidaient leurs pas vers ces accents nouveaux.

Que chantais-tu pour que tu répondisses
Si justement au vœu de l'univers,
Pour que l'on vît les ourses et les lices
Et le centaure et le faune pervers,
Egalement enchaînés par tes vers,
Sortir des bois ou bien des monts descendre
Sans nul désir que de te mieux entendre ?

Que disais-tu ? Et tout autour de toi
Tout ce qui vit dans l'onde et sur la Terre,
Arbres et fleurs, sujets, princes ou rois,
Poissons, oiseaux, reptiles, mammifères,
Tant que parla ta lyre hospitalière
But à ta lèvre, ô divin échanson,
Quel baume heureux naissant de ta chanson ?

CIMAISE

(1943 — ....)

INTÉRIEUR

La demoiselle pianote
Sur un clavier qui sonne faux.
Sa maman s'endort et tricote.
Le chat dédaigne sa pelote.

Un maigre palmier nostalgique
Végète dans un cache-pot
Près de la cage métallique
D'un triste oiseau mélancolique.

L'air est saturé d'un ennui
Qui répand sur tout sa grisaille
Et l'on pressent qu'après la nuit
Demain sera comme aujourd'hui.

L'enfant reprendra son morceau,
La maman poursuivra ses mailles.
Le palmier, le chat et l'oiseau
Mourront lentement à nouveau.

ANNONCIATION

Marie est là qui tricote un chausson
Pour mettre au pied de son futur garçon.

Son ventre est gros d'une lourde promesse,
Son cœur est plein de joie et de tristesse :

Son âme est noble et jouit de l'honneur
D'avoir un fils qui sera le Sauveur,

Sa chair est faible et souffre de la peine
Qu'il souffrira seul pour la race humaine.

Marie est là qui tricote un chausson
Pour mettre au pied de son futur garçon.

Elle tricote ainsi devant sa porte,
Pensant ainsi au doux fruit qu'elle porte.

Un tendre agneau sommeille sur son pied,
Un lys sans tache éclôt à son côté.

Le bon Joseph que son charme enveloppe
Sourit en soi en poussant la varlope.

Marie est là qui tricote un chausson
Pour mettre au pied de son futur garçon.

4

JARDIN

N'est-ce pas un feu d'artifice
En plein jour tiré par les dieux
Pour le plaisir et les délices
De nos loisirs voluptueux ?
Les yeux mi-clos, couchés sur l'herbe,
Immobiles dans la chaleur,
Nous regardons jaillir en gerbes
La pétarade des couleurs.
Exaltation des corolles,
Des calices et des pistils !

Ne disons pas une parole
Pour suivre mieux les jeux subtils
Du noir frelon et de la rose,
L'une qui s'offre et l'autre qui,
Avant que sur elle il se pose,
Bourdonne et fait le renchéri.

Un bruit d'eau de quelque cascade
Dégringole au fond des lointains
Dans le fracas d'une tornade
De rocs, de lierre et de fusains.
Et c'est la même eau qui s'écoule

Entre ces rives de gazon,
Où se promènent et roucoulent
De calmes couples de pigeons,
Pour aller, lente et sinueuse,
Refléter quelque haut rocher,
Quelque grotte mystérieuse
Où se sont peut-être approchés,
Brûlant d'une amour tout humaine,
Quelque déesse et quelque dieu.

Levons-nous, ô ma Souveraine.
Le jour au monde dit adieu ;
L'apaisement du crépuscule
Refoule l'ardeur du soleil ;
Par ce chemin de renoncules
Dont l'ombre accroît l'éclat vermeil,
Par le vieux puits, *l'Allée aux Merles*,
Par *le Bosquet des Amoureux*
Et le jet d'eau semeur de perles,
Le cœur léger, le corps heureux,
Entrons dans la Nuit des Etoiles
Et dans la fête de l'amour.
Ris aux éclats, quitte tes voiles
Et viens nous aimer jusqu'au jour.

NATIVITÉ

Sur les mille chemins qui mènent
Du bout du monde à ce fauboug
Des multitudes vont et viennent
Pleines d'onction et d'amour.

Pour un enfant qui vient de naître
Tout le monde est en remuement,
Car tous ont vu de leur fenêtre
L'astre qui brille au firmament.

A cheval, à pied, en litière,
Le hobereau et le marchand,
La grande dame et la bergère
Quittent château, boutique ou champ.

Par les sentiers de la montagne,
Par les ruelles du hameau,
Sur les grand'routes des campagnes,
Tous se hâtent, sans dire un mot :

Dans la nuit claire et le silence
Ils ressassent leur grand espoir
Et leur âme en secret s'élance
Vers le Sauveur qu'ils s'en vont voir.

On arrive en cette écurie
Où sur la paille dort un dieu.
On le contemple, on se récrie :
Comme il est beau et radieux !

Et l'on admire l'accouchée,
Douce, et dont le ventre innocent,
Sans qu'aucun homme l'ait touchée,
A mis au monde cet enfant.

LA VIERGE ALLAITANT

O Vierge Marie allaitant
Vous découvrez le plus beau sein qu'ait jamais eu
Femme à donner à son enfant.

De votre main vous le pressez
Et le tendez à Dieu lui-même, ce Jésus
Que de votre sang nourrissez.

Et tout semblable à nos petits
Il vous regarde avec tendresse dans les yeux
Et vous admire, et vous sourit.

Semblable à toutes les mamans
Vous inclinez sur lui votre front soucieux
Et le serrez plus fortement...

FENÊTRE OUVERTE

Par la fenêtre large ouverte
Entre une brise parfumée.
Dans la pénombre rose et verte
Songe et sourit la femme aimée.

Le soleil baigne de clarté
L'ombre elle-même de son corps
Que la splendeur d'un tel été
Fait d'un mélange d'ambre et d'or.

L'atmosphère est lourde et muette
Et la jeune femme étendue
Goûte la volupté secrète
De s'assoupir et d'être nue.

VOLE, VOLANT...

Dans ce jardin deux fillettes
Et dans leurs mains deux raquettes.

Vole, volant, vers le ciel.

Gisant au bord d'un massif
Le volant inoffensif.

Vole, volant, vers le ciel.

L'une d'elles le ramasse
Et revient vite à sa place,

Vole, volant, vers le ciel.

Puis d'un coup de sa raquette
L'envoie à l'autre fillette,

Vole, volant, vers le ciel.

L'autre qui le lui repasse,
Volant toujours dans l'espace.

Vole, volant, vers le ciel.

A ce jeu alternatif
Vibre le volant naïf.

Vole, volant, vers le ciel.

Le jeu s'active et raquettes
Pas un instant ne s'arrêtent.

Vole, volant, vers le ciel.

Mais les fillettes se lassent,
Les bonds du volant s'espacent,

Tombe à nouveau de ton ciel.

LA CRUCIFIXION

O Pitoyable entre ces deux larrons ! —
Ton dernier ciel est chargé de nuées,
L'orage gronde autour du sombre mont
Et retentit dans la triste vallée.

Pour être enfin du Monde retiré
Te faut payer notre rançon humaine :
Saigne une plaie à ton flanc déchiré,
Souffre ton cœur le mépris et la haine.

Te faut ainsi, comme nous, rester seul
Et face à face avec ton juge et père,
Puis t'endormir, roulé dans un linceul,
Tout comme nous, sous une lourde pierre.

Un peuple entier t'a suivi vers ta croix
Et se repaît de ce triple supplice.
Pendant ta mort la foule rit et boit
Et par instants redouble ses sévices.

O dérisoire ! O prince couronné
De l'infâmant et cruel diadème,
Front sous le poids sourdement incliné
De telle faute étrangère à toi-même !

Un peuple entier te bafoue. Un soldat
Offre à ta soif un insultant breuvage,
Et de ta croix tu peux le voir en bas
Jouer aux dés ton piteux héritage.

Ton maigre corps s'affaisse et se distend.
Un râle court sort de ta gorge sèche.
L'oreille au guet, ta mère qui l'entend
Pleure et sanglote en songeant à la Crèche.

VIEILLESSE

Voici l'âge venu, Seigneur !
Le temps approche
Qu'en en rappelant un vous disjoindrez deux cœurs
Qui battirent si proches.

L'un et l'autre caducs, voici,
Dans le calme de l'heure,
Sur ce banc vermoulu que nous sommes assis
Devant notre demeure.

Le ciel est en face de nous,
Le jour décline,
Et dans l'apaisement du soir limpide et doux
Nos fronts jumeaux s'inclinent.

Nos existences ont été
Droites et parallèles ;
Emmenez-nous ensemble en cette nuit d'été
Vers la vie éternelle.

TOMBEAU DE MONIQUE

A la mémoire
de ma petite-fille Monique Bouyer
Date lilia manibus plenis.

Donnez des lys à pleines mains,
Donnez des chants à pleines voix,
Donnez des larmes à pleins yeux.

Donnez les fleurs de vos jardins,
Donnez votre signe de croix
Et vos sanglots et vos adieux.

Et donnez toutes vos prières,
Donnez toute votre amertume,
Donnez toute votre espérance.

Et donnez toutes vos lumières,
Tous les cierges pieux qu'allument
La Douleur et la Révérence.

Donnez vos génuflexions
Et le parfum des encensoirs
Et la splendeur de votre autel,

Donnez vos implorations
Et l'exeat de l'aspersoir
Avec les gestes rituels.

Donnez une place en la terre
Au petit corps baigné de larmes
Qui, — sans reproche et sans alarmes ! —
Dort, les mains jointes, dans sa bière.

TABLE

D' « EPITAPHES »

Dédicace 5
Hommage 6
Epitaphe de l'Homme qui n'a jamais menti 7
— pour une princesse 8
— du Père 9
— du Père malheureux 10
— de l'Epouse 11
— du Berger 12
— de la Jeune fille 13
— du Bon Jardinier 14
— pour une jeune fille brûlée vive 15

DE « LA SUITE DES JOURS »

Que ton âme... 16
Lassitude 17
Benedicite 19
Infini 20
Narcisse 21
Solitude 22
Midi 24
Sommeil 25
Paysage 26
Paysage aquatique 27
Ostentation 28
Syntaxe 29
Hirondelles 30
Adolescence 31
La Nuit libératrice 32
Le Pêcheur dans la Tempête 33

Deuil 34
Prospection 35
Le Poulain 36
Evasion 37
Bergère 38
Le Postillon éberlué 39
Elise 40
Puissance d'Aglaé 41
Le Bouvier 42
Clairière 43
Stupidités 44
Soir 45
Le Chant d'Orphée 46

DE « CIMAISE »

Intérieur 48
Annonciation 49
Jardin 50
Nativité 52
La Vierge allaitant 54
Fenêtre ouverte 55
Vole, volant... 56
La Crucifixion 58
Vieillesse 60
Tombeau de Monique 61

Les Presses Bretonnes, Imprimeur, St-Brieuc, n° 31.1562.
N° d'Edition : 421. — N° d'Impression : 290
Dépôt légal : 1er Trimestre 1949

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 067240686